

POÉSIE AUTOUR D'UN TRAMPOLINE

Par OLGA EGOSHINA

La troupe canadienne du Cirque Éloize est arrivée à Moscou pour une deuxième visite. Il y a quelques années de cela, les artistes du Cirque ont présenté un spectacle, mis en scène par Daniele Finzi Pasca, intitulé « *Rain* », qui prenait fin avec une véritable ondée céleste inondant la scène du théâtre, lequel avait été baptisé en l'honneur du conseil municipal moscovite. Cette fois-ci, M. Pasca y va d'une nouvelle présentation dénommée « *Nebbia* » (brume), en l'honneur de sa grand-mère d'origine italienne.

Il était une fois un homme, du nom de Meyerhold, qui rêvait d'acteurs dotés du corps souple et espiègle d'acrobates aptes, par leur gestuelle et leurs mouvements corporels, à exprimer n'importe quelle nuance de pensée et de parcelle d'émotion. Il semble bien que le rêve de ce grand réformateur des productions scéniques russes ait donné naissance aux créateurs du nouveau cirque européen. Lors de leurs numéros, les artistes du Cirque (chacun porté par une spécialisation issue d'un champ bien défini : l'acrobatie, la jonglerie, la bouffonnerie, la haute voltige, etc.) y vont d'une incursion momentanée dans une spécialité artistique connexe, comme le chant, la danse ou l'animation. Tout naturellement, il en découle que le directeur du spectacle, Daniele Finzi Pasca, ne sait plus trop quoi penser de leur nature intrinsèque : s'agit-il de comédiens exécutant des numéros de cirque ou d'artistes du cirque évoluant sur une scène théâtrale ?

M. Pasca, de nationalité italo-suisse, a créé un style bien à lui, où s'entrecroisent le théâtre, le cirque, la pantomime, la bouffonnerie et son propre univers d'enfant qui refuse de grandir. Nous ne pouvons qu'évoquer des hypothèses sur les répercussions qu'ont eues sur lui son séjour en prison (il a été emprisonné pour avoir refusé d'effectuer son service militaire), sans oublier les trois ans de bénévolat consentis en Inde pour y aider de jeunes enfants malades. Son univers enjoué et empreint de tendresse se fonde sur de triples assises : la foi, l'empathie et le chagrin.

Le spectacle « *Rain* », livré dans le cadre de la dernière édition du Festival Tchékhouv, a laissé l'auditoire dans un état de totale félicité. Cette nouvelle présentation, « *Nebbia* », s'ouvre sur une prestation de deux clowns-maîtres de cérémonie : le très velu et corpulent Gonzalo (Gonzalo Muñoz Ferrer), notons que tous les artistes utilisent en piste leurs vrais prénoms, et le timide Stéphane, le paisible allumeur de réverbères manipulant sa lanterne suspendue comme un poisson au bout d'une canne. La lumière scintille et procure un aperçu partiel et fantomatique des visages des animateurs qui, s'exprimant en un méli-mélo d'italien, d'anglais, de russe, de français, d'espagnol et de pseudo-espéranto, évoquent les brumes des villes qui ont bercé leur enfance... Qu'elle était dense et qu'il était donc facile d'y perdre ses points de repère... Ils se disent ensuite au revoir, laissant les spectateurs dans l'expectative quant à la possibilité qu'ils se revoient.

L'exécution de ce numéro de cirque semble nourrie de souvenirs d'enfance, d'une concoction d'imagination et d'instant de peur et d'amour. Des jeunes filles d'une beauté à couper le souffle, de toute évidence issues de rêves d'adolescents, voltigent au-dessus de cordes à danser ou survolent des soieries comme si la gravité n'était pas de ce monde. L'impitoyable professeur Karabas-Barabas, qui met un élève au supplice alors qu'il en encourage un autre à continuer dans la même veine (naturellement, il enseigne les arts circassiens) est le résultat d'une névrose scolaire. De toute évidence, une boucherie, où des carcasses suspendues composent un fond de scène, un étrange numéro de jonglerie où les couteaux à découper volent dans les airs et une danse qui réunit la fille du boucher et son « chevalier servant » s'apparentent à des séquences-éclaircies de cauchemars enfantins.

NOVYE IZVESTIYA
2 juillet 2009
Moscou, Russie

Ayant dissimulé des trampolines derrière un cadre, Daniele Finzi Pasca métamorphose les cabrioles de gymnastes en capsules de vol authentique. Les corps, qui émergent de nulle part pour ensuite se volatiliser, demeurent suspendus entre ciel et terre, ce qui une fois de plus ramène les spectateurs à leurs rêves d'enfance où voler était chose courante.

L'enchaînement fluide des numéros se confond à une poésie. Les images scéniques rappellent les visions impressionnistes. L'absence de filins de sécurité et de harnais ajoute une touche d'énergie et de danger à cette folle farandole qui semble d'une grande simplicité, mais qui masque l'extrême maîtrise dont font preuve les artistes. Cette « *Nebbia* » regorge de numéros de cirque de toute première catégorie. Un funambule y va de prodigieuses prouesses sur de fines languettes de tissus suspendues. Dos au public, une contorsionniste plie et déplie ses membres pour former un nœud corporel complexe, et trouve quand même le moyen de tourner sa tête à près de 360° pour sourire au public conquis. N'oublions surtout pas le jongleur qui fait tourner des dizaines de cerceaux autour de son corps. Tournant ensuite dos à la foule présente, il laisse tomber son pantalon et il entreprend de faire tourner un autre cerceau autour de son... oui, je crois que vous devinez de quel appendice il s'agit.

Les numéros de cirque sont exécutés en parfaite symbiose avec la musique d'accompagnement et les jeux d'éclairage. En admirant « *Nebbia* », les gens réalisent soudainement à quel point le créateur en avait ras-le-bol du travail imprécis, sans nuance et bâclé qui caractérise souvent les dramatiques théâtrales. On en vient à comprendre à quel point sont immenses les pertes des arts théâtraux, désormais inconscients de la quête de Meyerhold, de sa biomécanique, et dans quelle mesure le cirque s'est enrichi de l'intégration de multiples aptitudes et secrets de l'art dramatique. Ici, les numéros de cirque intègrent à la fois les *lazzis* de la *Commedia dell'arte* et la formule d'évocation et d'enchaînement de commentaires à saveur ironique. Même les accessoires semblent dotés de leurs propres règles de fonctionnement : des boules de verre sur des cannes à pêche, des cerfs-volants qui virevoltent d'une aile à une autre, des sphères volantes dotées d'hélices, de toute évidence tous en provenance d'une forme théâtrale quelconque. L'un des moments les plus palpitants du spectacle reste la conclusion du premier acte. Sur une scène inondée d'une lumière en contre-jour se dresse une forêt de tiges verticales. Parcourant la piste de façon cabotine, circulant autour des perches en interpellant les autres artistes, un interprète dépose et fait tourner une assiette sur chacune d'entre elles. L'espace vide s'anime alors et prend vie, regorgeant de mouvement et de sons.

On passe souvent d'un extrême à l'autre. Un des numéros les plus fous comporte une frénétique danse argentine avec des *boleadoras* (ces poids fixés au bout d'une corde qui tournoient et frappent le sol), pendant que des balles sont projetées d'une coulisse à l'autre. Suivra une douce équilibriste sous les quartiers de viande d'un atelier de boucher. Après qu'un contorsionniste (pour une fois, c'est un gars) reste drôlement coincé dans un cylindre, tout le monde se retrouve dans une étrange forêt d'assiettes chinoises.

Poignante est la finale. Au fait, apportez donc un mouchoir blanc (pas un Kleenex, un vrai, en tissu). Il pourra vous être utile, je ne vous dis pas pourquoi. Et vous l'aurez sous la main si jamais ça perle au coin de l'oeil.

nebbia

écrit et mis en scène par DANIELE FINZI PASCA